

Définition ou Notion : *Qu'est-ce que la Culture ?*

(Culture savante et culture vulgaire)

suivi de **ART OU ARTIFICE ?**

1. Dérivé du latin *colere*, signifiant pratiquer ou cultiver, le mot *culture* désigne l'ensemble des pratiques acquises ou transmises par l'homme.
 - 1.1 Partant toute activité spécifiquement humaine sera qualifiée de culturelle, indépendamment de sa forme, de son objet et de son extension.
 - 1.2 On parlera ainsi aussi bien de l'agri-*culture*, de la *culture* physique, que de la *culture* artistique, religieuse ou scientifique, et avec le « culturalisme » on distinguera différentes *cultures*.
2. Il est néanmoins possible et légitime d'ordonner cet ensemble, précisément en fonction du degré d'humanité ou de sens exprimé par chaque pratique.
 - 2.1 Répondant à un besoin matériel particulier, en dépit de sa généralité, l'agriculture traduit moins l'homme que le culte esthétique qui est spirituel et universel.
 - 2.2 Loin d'interdire une hiérarchisation (valorisation) des activités humaines, le concept de culture la postule, conformément à sa signification idéale.
 - 2.3 On l'appliquera donc essentiellement aux productions de l'esprit, les seules qui soient normées par de pures valeurs universelles.

" La culture est la réalisation de la forme de l'universel, ce qui est la pensée d'une manière générale." (Hegel)

3. Ce qui s'avère vrai des diverses institutions comparées entre elles, se vérifie également au niveau de chacune prise isolément.
 - 3.1 En littérature une bande dessinée, vouée qu'elle est au sensible, ne vaut pas un roman qui symbolise fondamentalement l'intelligible.
 - 3.2 Pareillement en musique un tube se prêtant à la gesticulation ne se confond point avec une harmonie destinée en principe à l'écoute et à l'entendement.
 - 3.3 Et en peinture une affiche véhiculant une information concrète ne s'identifie pas à un tableau dont la magie des figures et des couleurs invitent à la rêverie impersonnelle.
 - 3.4 Malgré les Modernes, l'Histoire de l'Art le confirme, elle qui ne retient que les Grandes Œuvres, celles qui restent une source d'inspiration permanente.

" L'art grec et l'épopée ont encore pour nous, à certains égards, la valeur de normes et de modèles inaccessibles." (Marx)

4. C'est pourquoi on peut, en toute rigueur, distinguer entre culture vulgaire et culture véritable, sans crainte d'être taxé d'élitiste.
 - 4.1 L'élitisme ne consiste en effet pas tant à différencier la valeur des œuvres, qu'à en réserver les meilleures à une élite, une caste de privilégiés.
 - 4.2 Or la culture, expression même de l'homme, est de plein droit communicable et doit être communiquée, sous peine de disparaître.
 - 4.3 Encore faut-il accorder le fait au droit, en permettant à chacun, et particulièrement aux plus défavorisés, d'y accéder ou de la goûter.
 - 4.4 Ce qui na de chances de se réaliser qu'en donnant à tous la possibilité effective et les moyens de se cultiver, soit en éduquant les citoyens.
 - 4.5 Telle demeure la tâche prioritaire du socialisme culturel authentique, à l'encontre de la démagogie ou " « théâtrocratie » " (Platon) *socialiste* contemporaine.
5. Contester cela conduit à un relativisme généralisé qui, en nivelant tout, récuse jusqu'à la pertinence de la valorisation ou du jugement.
6. La conséquence dernière d'une telle attitude aboutit à la négation de la Pensée et/ou de l'Humanité et donc de l'Idée même de Culture.
7. L'absurdité de celle-ci paraît cependant patente, puisque nier la Pensée revient encore d'une certaine façon, inconséquente pour le coup, à l'affirmer.

" L'esprit, et même seul l'esprit, existe en soi et pour soi ; seul, il repose sur soi ... car seul l'esprit est immortel." (Husserl)

ART OU ARTIFICE ?

1. PEINTURE : CLASSICISME OU MODERNISME ?

(Libres propos d'un amateur autour de l'exposition Combas - Toulouse-Lautrec)

Voici donc, par la grâce du Ministère de la Culture et de la Mairie de Blois (J. Lang), Mr. R. Combas promu au rang d'Artiste officiel de notre temps et de notre société et surtout l'égal des Grands du passé, à commencer par Toulouse-Lautrec avec lequel il dialogue, par images et textes interposés, familièrement, quand ce n'est pas vulgairement (cf. ses propres légendes).

Libre à chacun d'apprécier ou, au contraire, de s'offusquer de ce rapprochement entre une valeur picturale, sinon incontestable, du moins « classique », et les productions d'un tout jeune encore artisan, dont, le moins qu'on puisse dire, est que les produits s'apparentent davantage à des planches de bande dessinée - lui-même ne renierait pas cette parenté - qu'à des peintures au sens traditionnel de ce mot.

Mais qu'importe le sentiment individuel ou notre propre dépréciation subjective de sa création. Regardons de plus près, au risque de perdre un peu de notre temps - ne fût-ce qu'une des réalisations de Mr. Combas, pour ensuite seulement nous permettre de juger et décider s'il s'agit bien d'Art, assimilable à l'œuvre de Toulouse-Lautrec ou d'un simple artifice (technique), comparable tout au plus aux affiches de ce dernier.

Soit le tableau (?) intitulé modestement *L'icône Ostensor*, " l'un des tableaux les plus étonnants ", si l'on en croit une spécialiste, Mme Catherine Millet (*Artpress*), présentatrice du Catalogue général. Qu'y observons ou « voyons » - nous au juste et qui puisse nous *étonner*, émerveiller ou interroger, but même de toute œuvre d'Art authentique ?

Ce qui frappe tout d'abord sur cette toile, c'est son rigoureux partage géométrique des lignes et couleurs. Aux stries (" dégoulinades ") verticales répond la découpe horizontale, d'une parfaite symétrie, de tout ce « tableau » en deux moitiés égales : la partie supérieure, de couleur - faut-il dire de " coulure " ? - bigarrée et vive, où le bleu, le jaune, le rouge et le vert se disputent le regard, tandis que la partie inférieure, d'un marron grisâtre et plus unie (homogène), offre un contrepoint plutôt obscur (sombre). La ligne médiane délimitant ces deux tonalités, passe, elle, en un endroit « stratégique » du motif - nous le verrons dans un instant - que les contraintes formelles choisies par l'« artiste » n'effacent pas, même si elles feignent d'en récuser une lecture trop immédiate.

On « admirera » donc déjà la rigueur de la construction formelle - et l'Art n'est-il pas essentiellement une question de Forme ? - et surtout la simplicité des moyens utilisés, puisque ce sont des procédés accessibles pratiquement à un enfant de six ans : opposition et symétrie du vertical et de l'horizontal, du haut et du bas, du clair et de l'obscur, addition ou juxtaposition de couleurs diverses voire opposées. Serions-nous en présence d'un art naïf ou mieux d'un nouveau concept, inédit, radical et subversif, des Beaux-arts et que nous proposons de nommer la « Peinturlure », mot que l'on se gardera certes, de confondre avec le barbouillage, le coloriage ou le peinturlurage, termes fort communs assurément ? Ne nous empressons cependant pas de conclure : la toile ne nous a point encore dévoilé tous ses mystères.

Car, et c'est là le plus étonnant, en dépit de son apparente abstraction (formalisme ou géométrisme), le tableau représente un motif parfaitement manifeste / lisible, les " coulures " et/ou " dégoulinades " ne le masquant pas totalement. L'artiste contemporain ferait-il la synthèse entre l'Abstrait et le Figuratif ? Mais devant quelle figure nous trouvons-nous ici au juste ?

Sur ce point nous nous accordons, en partie du moins, avec l'éminente critique, Mme C. Millet. Tout comme elle nous avons en effet bien discerné " une femme assise dans toute la largeur de la toile, les cuisses grandes ouvertes sur le grand triangle sombre qui occupe le centre exact du tableau ". Seulement là où la pénétrante commentatrice a cru pouvoir identifier ou percevoir une " déesse ", nous n'avons su, en dépit de tous nos efforts, déchiffrer autre chose que la présence d'une « putain » vieillissante, pour user de la terminologie combasienne, et ce peut-être, faute d'être doué du subtil sens analytique de l'exégète, mais et surtout à cause précisément de l'insistance ou de la centralité, parfaitement repérée par cette dernière, de l'emblème des filles de joie, le Sexe.

Ce disant, n'aurions-nous finalement rien compris à l'intention profonde et véritable du « Maître » ? Y-t-il forcément incompatibilité entre la Déesse ou la Vierge et la Putain ou la Femme vénale ? Après tout la Poésie, le Religieux ou Sacré peuvent se rencontrer dans la Prose ou la Vie quotidienne. Rembrandt (*La Sainte Famille*) ainsi que Van Gogh (*La Nuit étiolée*) nous ont enseigné cette vérité. Sans doute, encore faudrait-il que, comme chez ces illustres devanciers, un clair-obscur ou une lumière irradie la scène et en transfigure le modèle concret pour en faire surgir une signification idéale.

Orceque l'interprète qualifie de " seconde chevelure, une lumière de rayons bariolés ", ressemble trop à une coiffe indienne ou un plumage multicolore, pour qu'on ne soit point enclin à conclure qu'on se trouve bien en face, au mieux d'une prostituée indienne, au pire d'une péripatéticienne faisant le paon. Rien en tout cas n'autorise ici à dépasser la figure (le motif) dans sa crudité ou dans sa superficialité. Quel chose amuse ou choque s'avère strictement secondaire, ne concernant en rien la valeur artistique. L'essentiel demeure que l'effet proprement esthétique se révèle nul.

A l'absence d'un travail formel, un tant soit peu élaboré, sauf à compter pour tel le jeu primaire ou puéril des symétries et des colorations déjà évoqué, s'ajoutent maintenant le manque complet d'un sens suggéré et conséquemment la rechute de l'image picturale dans le réalisme le plus plat et le plus trivial. L'impérieuse nécessité, ressentie par Mr. Combas, d'ajouter à sa toile, comme aux autres du reste, un long commentaire écrit, trahit suffisamment l'inanité signifiante de celle(s)-ci.

Et il a beau proclamer, dans son jargon inimitable, avoir voulu peindre " la femme divine et son rayonnement, tel un ostensor d'église. Impression religieuse malgré l'érotique ", le spectateur, qui est ici seul juge, ne voit lui, sauf à disposer des " lumières " ou plutôt de l'extra-lucidité de Mme Millet, rien de tout cela : ni divinité, ni même figure érotique, mais seulement la représentation naïve d'une femme réduite à son sexe et enchâssée dans des couleurs criardes.

Cela est à coup sûr digne de figurer dans une bande dessinée pornographique à prétention esthétisante, mais certainement pas dans un Musée, à côté d'œuvres d'Art, telles celles de Toulouse-Lautrec, dont la finalité ne se confond pas avec l'épate du Bourgeois, mais ne se conçoit que comme l'Idéalisation du Réel. " La peinture est chose mentale " affirmait hautement Vinci dans son *Traité de Peinture* et Klee lui fera écho dans son *Credo du Créateur*, en notant : " L'art ne reproduit pas le visible ; il rend visible ". Pourtant tout invite au contraire dans l'exemple en cause à une élémentaire reproduction anatomique du visible, à quelques fioritures près. Mais comme celles-ci ne confèrent au motif aucune idéalité, l'ensemble relève du pur artifice et non de l'Art.

Pour clore notre bref et « inutile » commentaire de l'imagerie combasienne, disons simplement que le célèbre Château de Blois ne sortira pas grandi de l'exposition que nous condamnons présentement. L'on se rassurera néanmoins : l'édifice en question et sa légende demeureront et garderont tout leur prestige bien après que les feux de la rampe s'éteignent -ce qui ne saurait tarder- sur les médiocres productions d'un jeune et prétentieux artisan qui se voyait déjà -parce que d'autres le lui ont complaisamment répété- tout en haut de l'affiche, mêlant, pour une fois non sans quelque raison, la chanson d'Aznavour avec les lithographies de Toulouse-Lautrec.

Soyons clairs, ce dernier ne s'est lui-même nullement limité à l'unique réalisation de placards publicitaires, mais peut se prévaloir de ses « œuvres » dont il n'est point interdit d'aller encore admirer quelques échantillons au Château sus mentionné, histoire de se consoler de la perte de temps occasionnée par le spectacle des graffiti de Combas.

Tout en dénonçant le principe de cette manifestation et l'amalgame ou le contre-sens qu'elle induit, on saurait à ses organisateurs, le Ministère de la Culture et la Mairie de Blois (J. Lang), de nous offrir, fût-ce confusément et malgré eux, des spécimens d'un Art authentique, à défaut d'être majeur (supérieur). On ne comptera guère toutefois sur de tels (ir)responsables pour approfondir et exhiber l'essence de celui-ci, tant ils se sont fait une spécialité de la démagogie ou du divertissement culturel, en lieu et place de la véritable Culture ou Instruction.

(extrait paru dans *la N.R.* 17-18/11/1990)

2. La Bande Dessinée : 9è ART ou ART INFANTILE ?

(Après le B(a)D(a) Boum. Blois nov.-déc. 1991)

Maintenant que le tintamarre du Festival consacré à la BD et le cliquetis des tiroirs-caisses des éditeurs et des libraires se sont tus, le temps de la réflexion semble venu. Sans remettre en cause l'utilité économique ou sociale d'une telle manifestation, il convient en effet de s'interroger sur sa véritable signification et donc sur le statut de l'objet qu'elle célèbre.

Pour ce faire partons d'une définition simple, empruntée au Larousse ou à tout autre dictionnaire : "Bande dessinée, illustrée, histoire racontée en une série de dessins". Dans la mesure où elle « narre » une histoire, la BD participe bien à l'univers des livres. Si minces qu'en soient le scénario et le texte –d'où du reste son appellation non usurpée de bande- elle présuppose forcément les lettres ou les mots, sans lesquels les images ne feraient pas sens.

Mais alors que ceux-ci se suffisent pleinement à eux-mêmes dans un écrit purement littéraire, qui joue exclusivement sur leur pouvoir d'évocation ou de suggestion et sur leur sonorité, ils s'étaient par contre sur des images dans une bande dessinée. Plutôt qu'aux livres en général, la BD appartient ainsi à la catégorie des livres illustrés dont le poète, Mallarmé, récusait déjà le principe sinon l'existence : "*Je suis pour –aucune illustration, tout ce qu'évoque un livre devant se passer dans l'esprit du lecteur*".

Pire, tandis que le livre illustré traditionnel se contente d'ajouter à une fable littéraire préalable quelques dessins qui ne modifient aucunement la teneur de cette dernière, même s'ils en figent parfois et momentanément le sens ou la lecture, la bande dessinée, par la multiplication des images, oblige le récit à se plier à leurs propres contraintes. A la concaténation et la dynamique verbales se substitue dès lors la juxtaposition discontinue des *bulles* qui, en morcelant l'unité d'un texte, le prive de son enchaînement (mélodie, rythme) et conséquemment de sa « facture » (style) littéraire même, le transformant en une suite de légendes des dessins.

Les planches des BD se confondent-elles pour autant avec des peintures ? Pour qu'on ait le droit de les considérer comme telles, encore faudrait-il qu'elles constituent des œuvres significatives indépendantes et auto-référentielles, à l'instar des tableaux. Or il est patent que, tout au contraire, chacune se fragmente en séquences de reproductions simplement décoratives ou illustratives, inintelligibles hors le contexte d'un scénario, si tenu soit-il. Tout en désarticulant la moindre signification littéraire, les dessins ou gravures ne peuvent se passer d'un récit nécessairement infra-esthétique. Illustration d'un message politique, idéologique ou sentimental, l'image s'avère ici aux antipodes de l'Art pictural qui, comme tout art digne de ce nom, ne représente rien qui lui préexiste mais construit, ou tente de construire, son sens propre.

Ni Littérature proprement dite, ni Peinture authentique, la Bande Dessinée relève d'une composition hybride de deux éléments (le Mot et le Dessin) qui, séparément, sont susceptibles de donner chacun naissance à un vrai art, mais qu'elle combine de façon telle qu'ils engendrent une forme abâtardie de l'Art. Partant rien n'autorise à y voir un nouvel art, original ou sui generis, que l'on devrait compter comme le 9è, avant l'apparition prochaine du 10è, l'image odorante, ou peut-être le son fumigène (?). S'adressant en priorité aux enfants, petits ou grands, qui, faute de savoir encore bien parler –ce pourquoi on les nomme justement des « enfants » (lat. *in-fans* : non (encore) parlant)- ont besoin d'images ou de représentations pour comprendre, la BD mérite au mieux le qualificatif d'Art infantile. Sa place se trouve tout naturellement dans les magasins de jeux ou les ludothèques et certainement pas dans les librairies ou les bibliothèques.

Aussi un Festival de la Bande Dessinée peut drainer autant de badauds et de consommateurs ravis que l'on veut, et générer un événement joyeux ou mondain important, il ne s'inscrit néanmoins point dans le cadre des manifestations artistiques ou culturelles, sauf à disqualifier complètement ces termes. Que le Ministère de la Culture cautionne pourtant de telles festivités, nullement désintéressées au demeurant, dénote assez bien l'époque de confusion et/ou de relativisme idéologiques généralisés dans laquelle nous vivons, ou plutôt dans laquelle nous retournons. A moins qu'il n'entende simplement "*affecter pour les enfants une tendresse lyrique, quand il y a du monde*" (Flaubert, *Dico. idées reçues*) et de se donner ainsi un faux air juvénile, au risque d'apparaître alors comme véritablement périel.

J. Brafman